

Bibliothèque numérique

medic@

Le Comte, Pierre. *Advertissement au public sur les oeuvres du médecin charitable*

A Paris, s. n., 1629.

Cote : 90958 t. 70 n° 10



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé (Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?90958x070x10>

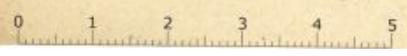
ADVERTISSEMENT
AV PUBLIC.

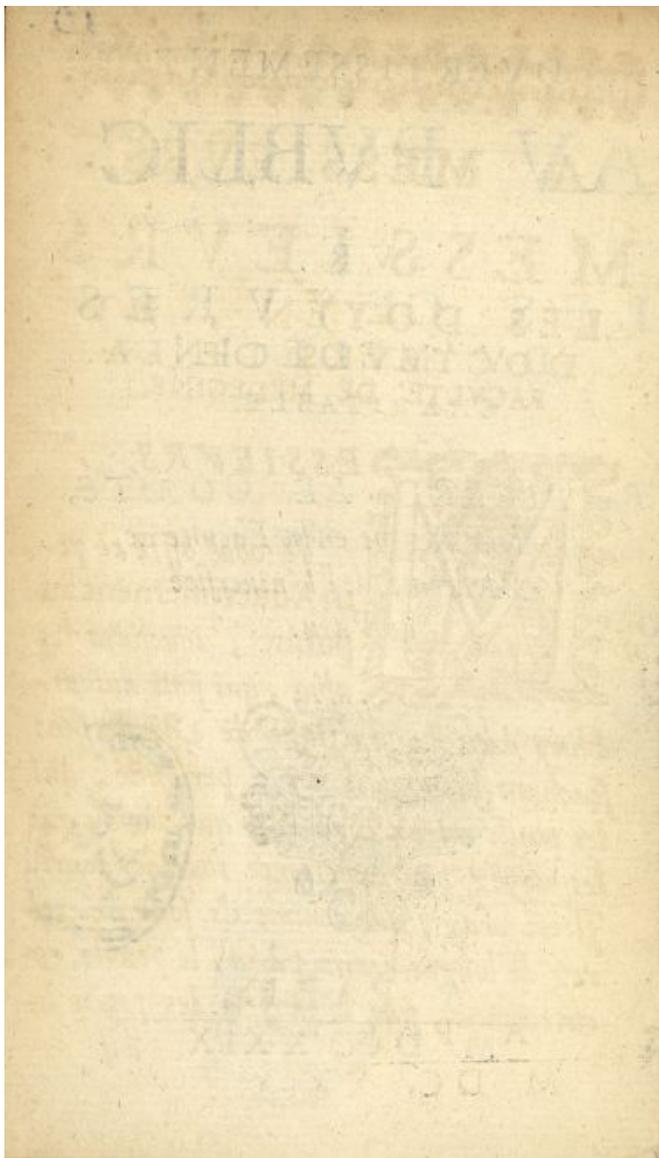
SVR
LES OEUVRES
DV MEDECIN
CHARITABLE.

Par PIERRE LE COMTE,
Docteur Regent en la Faculté de
Medecine, de l'Université
de Paris.



A PARIS,
M. DC. XXIX.







A MESSIEVRS,
MESSIEVRS
LES DOYEN, ET
DOCTEVRS DE LA
FACVLTE' DE MEDICINE.

MESSIEVRS,

Je vous offre ce petit Aduertissement au public, touchant les abus, qui sont aujour-d'huy dans la pratique de Medecine: scachant bien qu'il n'y a personne, qui les puisse mieux cognoistre que vous, qui les voyez par experience tous les iours. Il est vray, que comme ils sont inuete-rez de longue main, parmy le peuple, & entretenus, par le moyen des petits li-
ãij

urets , qui ne seruent , que de l'embaras-
ser de plus en plus , dans la Secte des Em-
piriques : aussi sera-il bien difficile de luy
persuader le contraire. Je croy que ce petit
traicté y pourra seruir de quelque chose,
pour estre fort bref, & intelligible à tous:
en attendant que quelqu'un de vous
prenne la peine d'en escrire plus doctem-
ment , & plus elegamment : pour les
mieux représenter au Roy , à Nossei-
gneurs du Parlement , & à tous autres,
qui ont le soin de la Police : à ce , qu'in-
terposant leur autorité , il leur plaise y
donner ordre. Cependant ie vous supplie
de receuoir ce petit present , d'aussi bonne
volonté , que ie me suis voüé , pour estre
toute ma vie ,

MESSIEURS,

Vostre tres-humble , & affectionné
seruiteur , & confrere.

PIERRE LE COMTE.



ADVERTISSEMENT AV PUBLIC.

*Sur les œuvres du Medecin
charitable.*

ON a reconnu de toute Antiquité, qu'il n'y a point d'Art, duquel il y ait plus d'artisans, & où les bons & excellens soient plus rares qu'en celuy de la Medecine: parce que chacun s'en veut mesler, & contre-faire le Medecin, bien qu'il n'y ait rien au monde si difficile, ny si penible, que se bien acquitter de ceste charge. La confusion y a tousiours esté si grande, que souvent, pour obuier, ou remedier aux in-

Aduertissement

conueniens qui en arriuoient tous les iours, les Magistrats ont esté contraints d'y apporter les reglemens à ce necessaires. C'est pour ce subiect que la Cour de Parlement, ayant entendu, que les Apothicaires de ceste Ville ne prepa- roient point leurs medicamens les vns comme les autres, à faute d'vn Antido- taire assure, & que de là prouenoit, que les Medecins estoient souuente- fois frustrez de leurs intentions, au grand preiudice des malades: elle a or- donné par ses Arrests de l'an 1536, & de 1597, que certains Docteurs de la Fa- culté en composeroient vn, lequel tous les Pharmaciens feroient obligez de suiure en la preparation, & melange de leurs drogues. Mais d'autant qu'il estoit difficile d'acheuer cet ouura- ge, en la perfection requise, ceux à qui on auoit donné la charge, ayans esté diuertis d'ailleurs, ne se sont point ac- quittés

quittés de leurs deuoirs, au moins n'ont
ils rien produit de leur travail à la Po-
sterité. C'est pourquoy la mesme Cour,
par autre Arrest du 27. Ianuier 1617, a
derechef enjoint, à ladite Faculté, d'y
travailler: comme aussi elle a fait du
depuis, & peu s'en faut à present que le
tout ne soit accompli. Or vn peu a-
pres qu'elle a eü commencé d'y mettre
la main, l'on a veu courir dans Paris &
par toute la France, iusqu'aux Nations
Estrangeres, vn petit liure, portant en
son front le nom de Medecin charita-
ble: duquel aucuns malicieux Apothé-
caires, pour ce qu'il sembloit auoir esté
faict à leur desauantage, ont dit, & pu-
blié par tout, que ce liure estoit le
Dispensaire, à la composition duquel
tous les Medecins de Paris auoient
employé tant de temps. Malice vraye-
ment noire, & insupportable! laquelle
fait tort à la reputation de tant d'ex-

A

cellens personnages, qui en toutes sortes de vertus, & de doctrines, reluisent dans le corps de ceste Faculté : & qui bien au contraire se sont fort estonnez, qu'un de leurs confreres se soit laissé porter à ses passios, iusques là, que pour se venger de quelques particulieres, il ait voulu fabriquer un ouurage, aussi peu utile au public, qu'il est composé avec bon ordre, & methode. Il a fait plus: car ne se contentant de ce premier, il en a par apres adjousté d'autres plus inutiles, sçauoir le prix des medicamens, l'Apothicaire charitable, & la maniere d'embaumer les corps morts: & depuis peu encore celuy pour descouurer les tromperies du Bezaard. Lesquels libelles, pource qu'ils continuoient auoir cours à l'interest du public, & au des-honneur de la Faculté, j'ay bien voulu certifier par cet escrit, l'affection que ie porte à l'un, & à l'au-

tre: & tesmoigner au cōmun, en peu de termes vulgaires, que ces liurets ne sont point l'Antidotaire, ny ouurages de l'Escole de Paris, bien qu'ils soient faicts par l'vn de ses Docteurs: lequel au surplus pouuoit escrire plus doctement, & plus methodiquement, s'il en eust voulu prendre la peine, sans auoir plus d'esgard, comme il a eu, à son interest particulier, qu'à celuy du public. C'est ce que i'espere faire veoir au doigt & à l'œil en la premiere partie de ce traitté: puis en la seconde ie deduiray sommairement les conditions que doit posseder le Medecin, lequel, à bon droict, se peut attribuer le nom de charitable.

QVANT au premier, ie ne doute point que la pluspart de ceux, qui jetteront leurs yeux sur le tiltre de ce liuret, qu'il ne leur soit aduis, que ie me

A ij

veuille opposer à la liberté, & à l'vtilité publique : ou que i'y sois porté par enuie, ou autre passion : neantmoins s'ils se donnent la peine d'en faire la lecture entiere, & de bien considerer le tout, ie m'assure qu'ils changeront d'opinion, & qu'ils recognoistront que ce que i'en ay faict n'a esté qu'à bonne intention, & pour tatcher de procurer que chacun se remette à son deuoir. A fin d'y paruenir, i'essayeray de monstrer en peu de mots, que les œures dudit Medecin, qui se dit charitable, ne seruent de rien à tous ceux qui se messent ordinairement, soit bien, ou mal, de la pratique de Medecine: encore moins à ceux qui n'en font aucune profession : & puis, ie remarqueray les inconueniens qui en arriuent : & declareray les moyens qu'il y a d'y remedier.

Il est tout assuré que l'Auther ne

dira point que son liure peut enseigner
les Medecins à bien traiter les malades:
veù que luy mesme les presuppõe bien
verlez en la cognoissance, & en l'usage
de toutes sortes de remedes, en ce que
à tous momens, craignant qu'on ne
l'oublie, il conseille de les appeller,
pour apprendre d'eux à s'en bien seruir.
par où recommandant la necessité du
Medecin, il declare tacitement le desir
qu'il a de se faire employer. Est-ce
poinct aussi pour les Apothicaires? tant
s'en faut: c'est plustost cõtr'eux: car il les
a trop en horreur; outre ce que tous ils
ont leurs particuliers Antidotaires, &
manuscrits, par le moyé desquels ils s'e-
stiment auoir des grãds secrets. Il n'au-
ra point aussi trauaillé pour les Chirur-
giens & Barbiers, qui sont eux-mesmes
des Hippocrates, & des Galiens, tant ils
sont sçauans dans Paris: & s'en trouue-
ra parmy eux, qui s'imagineront ne

pouuoir rien apprendre des Medecins, bien qu'il n'y ait persõne, qui ne sçache la difference des longues estudes des vns d'avec celles des autres. Les Escho- liers en Medecine aurõt bien des meilleurs liures que celuy-là, pour s'instruire en la Theorie, & en la Practique de ceste Scièce. Les apprétifs Apothicaires, & ceux qui sõt en estat de seruir les maistres, n'en ont pas aussi besoin, puisque vn Bauderon, ou autre semblable Dispensaire, leur donnera bien plus d'entrée dans leur Art. Mais il pourra peut estre ayder à ces ieunes Barbiers chambellans, qui se disent compagnõs Chirurgiens, souz ombre d'auoir appris quelque temps à faire le poil dans la boutique d'vn Maistre: ou qui de soy-mesme, apres auoir veu preparer les decoctions sudorifiques, & administrer les onguents *de morbo*, se veulent ingerer de frotter, & estriller les malades du

grand party : Dieu ſçait comme ils les accommodent, laiſſans toujours quelques reſtes : & neantmoins ils ſe feront payer mieux, que les meilleurs Maîtres, ayans ceſte aſtuce, que dès le commencement, & premier qu'entreprendre aucune choſe, ils voudront qu'on aduâce la moitié de la ſômme. Il pourra pareillemēt eſtre commode aux nouuelles gardes d'accouchées, & de malades, qui n'ont point encore fait d'apprentiſſage, aux deſpés de la ſanté, & par fois de la vie de ceux qui s'y fiēt par trop : car quād elles ont faiēt vn an ou deux ce meſtier, elles ſe perſuadent eſtre plus capables que les plus ſçauans Medecins du monde. Le plus grand mal que i'y trouue pour les malades, c'eſt que bien ſouuent on leur aura plus de croyâce qu'aux Medecins: pource qu'elles ſont continuellement aux oreilles de ceux qu'elles gardēt, les ſçauēt fort bien amadouër, & fuiure les mouuemens de leurs inclinations na-

turelles. Je ne parle que de celles qui sont remeraire, & outrecuidées, & non des autres qui sont mieux aduisées, & qui s'acquittent de leur deuoir à fidellement seruir les malades, sans tant faire les entédues. Voila d'oc comme le liure du medecin, qui se dit charitable, ne sert de rien à ceux qui sont ordinairement parmy les malades horsmis aux broüillons, & gaste mestiers, qui n'ot ny l'indultrie, ny la capacité de s'ayder, ainsi qu'il appartient, de ces remedes, côme des armes propres à cōbattre les maladies.

Et pour ceux qui ne se qualifient de la vacation, l'Auther certifie en plusieurs endroits, que son liure sera grâdemement profitable à tous, notamment aux communautez des Religieux, & Religieuses, aux grandes familles, aux Seigneurs & Dames des Villages, pour en secourir charitablement les pauvres malades, & à plusieurs autres sortes

res

tes de personnes qui s'en pourront servir selon les diuerfes occurrences des maladies, & en tous lieux.

Veritablement ceste couuerture est fort belle : mais si on prend garde aux fondemens, on trouuera que tout ce bastiment de recettes est en peril eminent, & qu'il ne peut long temps subsister sans tomber en ruine. L'inconstance des maladies, la diuersité de leurs causes, l'inégalité des temperamens, les aages, les diuerfes façons de viure, & autres choses semblables, sont autant de sables mouuans, sur lesquels cet ouurage estant appuyé, comme il est, ceux qui s'en voudront seruir, s'ils ne prennent garde à eux, pourront facilement en receuoir du desplaisir.

Il n'y a point de doute qu'il n'y ait du peril d'enseigner à ceux qui ne sont point de l'art, les remedes, soient purgatifs, ou autres, qui ont la force d'alte-

B

rer nos corps. C'est tout de mesme que si on bailloit des armes à vn fol, à vn enragé, bref, à vn qui ne s'en peut aider. Les Anciens plus sages, & mieux aduisez que nous, n'enseignoient point la Medecine qu'aux enfans des Medecins, qui estoient instruits en la profession de pere en fils, & qui employoient tout le temps de leur vie à rechercher les vrais moyens, pour se rendre plus parfaicts en la contemplation, & en la pratique de cet Art.

De dire que son liure sera profitable aux communautez des Religieux & Religieuses, ie ne sçay sur quoy il est fondé; parce que ceux qui auront le soing de traiter leurs malades, (qui sont quelques fois en grand nombre, soit que l'on y viue austerement, ou avec moderation,) s'ils sont de la maison, ou ils entendent l'Art de la Medecine, ou ils ne l'entendent pas. S'ils ne

l'entendent pas, son liure ne sera suffisant pour les instruire de tout ce qui est necessaire, ny mesme de tout ce qu'il contient. Et s'ils l'entendēt, ce liure leur sera aussi fort peu vtile: d'autant qu'ils en auront des bien plus amples, comme sont les Antidotaires, & autres semblables liures, desquels les Practiciens ont accoustumē de s'ayder. D'ailleurs, ie ne sçay personne qui voulust empescher leurs commoditez, principalement en ce qui concerne l'achapt, & le mesnage des medicamens, dont ils ont besoin, pour se garantir à l'encōtre des maladies: la santé leur estant si necessaire, que sans icelle ils ne peuuent accomplir les exercices de leurs regles. Et c'est la plus importante raison, que les superieurs ont de n'admettre en leurs ordres, que les plus sains, & plus robustes. Il se trouue ordinairement parmy les Religieux des personages

B ij

de tres-grand ſçauoir, & fort capables: & s'en trouue assez, qui ont autre-fois eſtudié & practiqué la Medecine: les vns & les autres peuuent ſeruir par fois au lieu des Medecins. Et où cela ne ſeroit, il n'y a pas vn de noſtre corps, qui n'allast tres-volontiers les viſiter gratuitement, & les aſſiſter en leurs maladies, de ſon conſeil, & de ſes moyens, ſi tant eſt qu'ils ne ſoient fondez, ou qu'ils n'ayent point aſſez de commoditez: car en recompenſe ils peuuent prier Dieu pour nous. Mais auſſi la raiſon ne permet pas, que ſ'il y a quelques vns d'entr'eux qui entendent aucunement la pratique de Medecine, qu'ils s'en ſeruent hors de leurs conuents, pour traiter indifferemment tous ceux qui ſ'adreſſeront à eux, ſoient riches, ou pauures, & en tirer de l'argent, ou autre commodité: ſouz pre-
texte, peut eſtre, de la pauureté de leur

maison, ou de se faire rembourser des fraiz, ainsi que nous auons veu practiquer par aucuns Religieux de ceste ville: car outre ce qu'ils nes'y entendent pas si bien que ceux de l'Art, il y va de la conscience: puis qu'en vne ville pollicée les Medecins, Apothicaires, & Chirurgiens sont contraints de faire apprentissage, & preuue de leur sçauoir, pour acquerir les degrez de Docteur, & de Maistrise: ce qui ne se peut faire que par vn long temps, & à grands fraiz; au moyen dequoy ils ont permission d'exercer cet Art, sans qu'il leur soit permis de se mesler du mestier d'autruy.

Ie nem'oppose point aussi aux ceuures pieuses de quelques gens de bien, & de commoditez, qui ont chez eux prouision de drogues, & de remedes, non seulement pour s'en seruir en leur famille, mais aussi pour en assister les

pauures en leurs maladies, pourueu que cela se face avec bon conseil, & sans faire tort à personne.

Quant à la Noblesse des champs, laquelle, par le moyen de ce liure, se doit fournir de certains medicamens propres à guerir les malades, particulièrement leurs pauures subiects, & lors qu'il y a faute de Medecins: ie ne vois point comme cela se pourra, sans autre instruction; d'autant que ce n'est pas assez d'auoir des remedes en main: il faut aussi cognoistre les maladies, les discerner d'avec leurs causes & symptomes, & faire quelque fois les operations de Chirurgie, qui sont autant, & plus necessaires, que les medicamens; autrement il ne scauroit y auoir que de la confusion. Et ne se peut dire que ce soit pour euiter aux fraiz; attédu qu'il veut qu'on se fournisse d'vtenfils & de drogues, lesquelles, possible, la

pluspart ne seruiront iamais. Car il est certain que les gens de village ne sont pas si subiects aux maladies, que les habitans des villes ; pource que ceux-cy font plus d'excez, & se mignardent davantage. D'ailleurs, les païsans, lors qu'ils seront incommodez de maladies, aymeront tousiours mieux d'enuoyer aux bonnes villes, vers les Medecins, comme ils sont coustumiers de faire, pour auoir quelque bon aduis d'eux, en estant quittes pour peu de chose, que de se mettre à l'abandon entre les mains d'un Seigneur, ou de quelque Dame charitable, qui n'y entendra pas plus qu'eux.

Mais pourquoy dit-il qu'aux champs on se peut seruir de son liure sans Medecin, & que dans la ville il ne veut point permettre qu'on face aucun remede sans son conseil, ainsi qu'il repere si souuent, pour le moins autant de fois

qu'il ya de fueillets en s^o Medecin charitable? Il semble que pour n'estre pas bien portatif, qu'il ne se plait point d'aller aux champs visiter les malades: pour ceux de la ville, il declare assez qu'il en veut auoir sa part. Et c'est en quoy il ne peut celer sa passion, donnant trop à cognoistre que ce n'est point tant pour le bien du public qu'il a trauillé, que pour son profit particulier, & pour mettre les Apothicaires en mauuais odeur. Il a bien quelque raison de s'attaquer à eux; parce que la pluspart ils font trop les entendus, & ne conseillent iamais de prendre aduis du Medecin, que quand ils se trouuent au bout de leur roulet, & qu'ils croient le malade en danger de mort, ou qu'ils ont besoin de quelqu'un pour aduoier ce qu'ils ont desia fait d'eux-mesmes. Je n'entends point neantmoins parler de ceux qui viuent en gens de bien, & se tiennent

tiennent dans la mediocrité, ains seulement des autres, qui par trop d'auarice abusent de leur Art. Demandez à ceux cy qui les contraint de contre-faire les Medecins, & pourquoy ils distribuent si librement leurs drogues à tous venans. Ils vous diront, quant aux drogues, que s'ils les refusent qu'un autre leur en baillera: & que pour le regard des malades, on les esueille assez souuent de nuit, pour les visiter au refus des Medecins: & que s'ils sont suffisans d'ordonner des remedes la nuit, qu'ils le peuvent aussi bien faire de iour: & de plus, que c'est pour éviter aux fraiz qu'il conuiendroit subir, s'il falloit aussi auoir le Medecin.

Mais moy ie dis que ie n'entéds point leur empescher la vente des drogues, veu qu'ils sont marchands Espiciers: à condition que ce soit en gros seulement, & aux marchands forains, &

C

qui font de l'Art : non en detail , ny à ceux de la ville , fans ordonnance de Medecin approuué, craignant les abus: car autrement ils font tres-mal , & ne doiuent point prendre excuse sur leurs compagnons qui peschent comme eux. Et pour ce qui est de traiter d'eux-mêmes les malades, sans autre conseil, il ne leur doit point estre permis, ains defendu tres-expressément, à peine de grosse amende: à fin de leur oster toute occasion d'en abuser. Quant au leuer de la nuict , ils ne font pas en ceste action plus diligens que les Medecins: & nous sçauons par experience que quand l'esperance de gaing leur est petite , ou qu'il y a du peril , comme durant la contagion , ils ne se leueront pas les premiers , & ne manqueront de demander l'ordonnance du Medecin, sans laquelle ils diront ne pouuoir rien faire. En autre temps, s'ils sont appel-

lez de iour, ou de nuit en quelque maison aisée, dès le commencement de la maladie, ils sçauront fort bien debiter leurs drogues, & en moins de rien, sans aucune ordonnance, en couvrir d'eux-mesmes la table des malades, lesquelles ils vendront si cherement, qu'ils feront bien payer leurs visites plus cheres que celles des Medecins. Ce sont ces avaricieux qui attendent le plus qu'ils peuvent de faire appeller du conseil, craignant qu'on ne leur rogne les ongles, si on vient seulement à ordonner les remedes les plus necessaires, & retrencher tous les autres superflus. Le desordre qu'ils ont apporté eux-mesmes en l'exercice de la Medecine, a esté l'un des principaux motifs, qui ont incité nostre confrere à la construction de son premier ouvrage. Le second, & le troisieme ne tendent à autre fin, par la declaration du prix des

Cij

medicamens simples & composez : car c'est pour monstrier plus euidentement au peuple le gaing excessif qu'ils font en mettant leurs parties si hautes: combien que ces deux traittez n'estoient pas autrement à propos, estant chose incertaine que le prix des drogues simples, & d'ailleurs si facile à sçauoir, par le cours du marché, qu'un ieune garçon Espicier pourroit aisément en deux ou trois heures en auoir la raison, sans qu'il ait esté besoin qu'un Docteur en Medecine se soit amuse à si peu de chose: ny mesme pour ce qui est de la taxe, & du *modus faciendi* des medicamens composez, veu qu'il a laissé le tout si imparfait, qu'il est impossible à ceux qui ne sont du mestier, de le pouuoir entendre. Se peut-il faire, qu'il s' imagine de pouuoir instruire par si peu d'escrits que les siens, ceux qui ne sont point versez en la Pharmacie, pour sça-

uoir bien preparer, & mesler les medicamens : puis que pour cet effect il faut y estre duit de longue main ? Il ne se reçoit à Paris aucū Maistre Apothicaire de la ville, qui n'ait fait quatre ans d'apprentissage, & seruy six autres années les Maistres, qui sont eux-mesmes assez souuent empeschez de bien & deuëment preparer les remedes. De plus, le mesnage de ceux qui se font en la maison est de si peu de consequence, que quand on aura bien balancé, on trouuera que si on mettoit vn peu la main aux desordres, les medicamens seroient à beaucoup meilleur marché, plus profitables, & mieux administrez par les Apothicaires, que par les seruiteurs & seruantes des malades, comme veut nostre confrere.

Mais supposons avec luy que tout ce qu'il a descrit dans son Medecin charitable soit tres-bon, nonobstant que

Qij

ie pourrois remarquer plus de vingt à trente endroits où il y a du manque, soit en la matiere, ou en la forme.

I'aduouë aussi qu'aux maladies communes, esquelles il n'est le plus souuent besoin que de purger les intestins, & les autres parties naturelles, des ordures & mauuaises humeurs qui y croupissent, & d'où s'esleuent des fumées & vapeurs, qui sont causes de plusieurs fascheux symptomes, comme de palpitation de cœur, nausée, micraine, & de cephalalgie, qu'il n'importe pas tousiours de quels ingrediens la medecine purgatiue soit composée: pourueu qu'elle ait assez de force pour faire son effect, sans troubler le corps seulement: & que le malade la puisse supporter; parce que la substance membraneuse du ventricule, & des intestins, de nature froide, & spermatique, ne s'offense pas legerement d'une prise,

ou deux de quelque médicament, quoy que violent. Et c'est pourquoy les Medecins eux-mesmes vsent par fois, & font vser à leurs malades, des remedes qu'ils ont le plus en main, ou qui sont de moindres fraiz, ou plus agreables, & plus faciles à ceux qui les prennent: mais aussi quand il en arriue quelque mauuais accident, ils ont la science d'y remedier aussi tost: ce que n'ont point les ignorans.

L'importance de cet affaire est en ce, que ceux, qui de viue voix, ou par lecture, auront appris la composition d'une medecine purgatiue, s'ils en ont experimenté quelque bon effect, ils voudront en vser encore vne autre fois, & en donneront à leurs amis, lors qu'ils les verront malades, & qu'ils s'imagineront en auoir besoin: si bien que ce remede ayant, aucunemét, reüssi vne fois ou deux, ils le tiendront pour

vn grand secret, lequel ils ne communi-
queront pas aisément à personne, &
s'en seruiront comme d'une selle à tous
cheuaux, en toutes fortes d'occasions.
Cependant il se trouuera telle maladie,
laquelle de legere qu'elle estoit, & gue-
rissable par vn autre remede plus pro-
pre, se rendra mortelle, & incurable. Si
quelqu'un se plaint de la colique, vn
ignorant de l'Art choisira dans le Me-
decin charitable vn remede, lequel
peut estre, au lieu de la diminuer, l'aug-
mentera, par des douleurs intolerables,
qu'il fera souffrir au malade: ce
qui n'arriueroit, s'il auoit la cognois-
sance du mal, & de sa cause; d'où il
prendroit indication, pour faire choix
d'un autre remede plus conuenable.
Les coliques bilieuses se guerissent par
d'autres remedes que les phlegmati-
ques: & les venteuses, par d'autres que
les nephritiques: il n'y a que la difficulté
de

de bien discerner les vnes d'auec les autres, le lieu, la nature, & les diuers degrez de leurs causes : ce qui n'appertient qu'aux Medecins; parce que les mesmes signes, par lesquels on les reconnoist, prouiennent assez souuent de causes differentes, & peuuent deceuoir les plus experts, s'ils n'y regardent de bien prés.

D'vn autre costé, nous voyons que quand les receptes sont transcrites par des ignorans, à faute de sçauoir l'orthographe, les noms des drogues sont tellement changez, qu'on a bien de la peine de deuiner ce qu'ils veulent signifier : & par fois, au lieu d'un bon médicament, denoteront vn venin qui fera mourir ou languir celuy qui le prendra : les exemples de ces malheurs ne se voyent que trop souuent.

Il se trouue des hommes, lesquels après auoir appris quelques remedes

D

generaux, sans autre science, se mettent à courir le païs, principalement s'ils ne sçauent de quel bois faire fleche: car lors la necessité les contraint de se fourrer par tout, & faire croire aux idiots qu'ils sont fort habiles, & capables. Ce qui leur est encore plus facile, s'ils ont aucunemét l'adresse d'abatre la cataracte, extirper le testicule, & extraire la pierre de la vescie: lesquelles operations les Chirurgiens sedentaires aux villes, laissent volontiers à ces courreurs, pour les accidents, & grands dangers, qui en arriuent iournellement.

Il y en a d'autres moins vtiles que ceux-cy, mais sans comparaison, beaucoup plus pernicious, lesquels si tost qu'ils ont achepté pour piece de pain de quelque chetif Philosophe Chymique (car ils ne s'adressent pas aux plus experimentez) la maniere de preparer

la poudre d'Algarot, d'Antimoine, & de Mercure: tirer des quintes essences, & des extraicts les plus communs des mineraux, vegetaux, & animaux, pour ueu qu'ils sçachent avec cela parler trois mots de Latin, ils se font donner entrée dans les illustres maisons, pour y chanter les louanges de ces drogues, qu'ils appellent Elixirs, pierres philosophales, & remedes spécifiques, souz ombre qu'elles sont faciles à prendre, & qu'en petite quantité elles font des grands effectz: qui sont les moyens par lesquels ils deçoient les petits, & les grands, qui ne s'y entendent point, & qui permettét vn peu trop facilement, que ces temeraires iettent de la poudre aux yeux des plus clair-voyans, qui neantmoins s'en sçauent fort bien donner de garde.

Ilz apportent pour tesmoignage de leur suffisance, certain nombre de cures,

D ij

où par hazard ils ont bien rencontré, ayant trouué la besogne toute preparée, & se taisent de celles où ils ont fort mal operé. Les mauuaises rencontres qu'ils font tant de fois, les retiennent quelque peu de n'entreprendre si librement les maladies, dont l'issuë est douteuse. Quand ils pensent l'occasion bonne, ils font le mal beaucoup plus dangereux qu'il n'est: & si on les prie d'y apporter quelque chose du leur, & d'entreprendre la guérison du malade, (comme on fait assez souuét, lors qu'on ne sçait à quel Sainct se vouër, manquant la patience, que les parens, ou les amis, ou les malades mesmes doivent auoir en chose, qui leur est si importante) ils feront en sorte qu'à l'instant on donnera congé aux Medecins, Apothicaires, & Chirurgiens, qui ne leur voudront ceder, de peur qu'ils ne les esclairent de trop prés. Lors ils

tuënt seurement , sans crainte d'estre repris , remonstrans qu'aussi bien la maladie estoit desesperée. Et s'il en eschappe quelqu'un, comme il peut arriver , (suiuant ce que nous auons dit cy dessus , qu'il n'importe pas tousiours absolument de quelles drogues on se serue) ils en font des trophées : & au contraire, s'il en arriue mal, ils n'ont iamais le tort , & trouuent fort bien leurs deffaites aux despens de qui que ce soit.

Je ne dis rien de tous ces farceurs , qui estallét, & vendent publiquement leurs denrées, pour mieux tromper le pauvre peuple, & les plus simples, qui s'y amusent ; parce que la tromperie est d'autant moins sensible , que plus il y a de personnes, qui, moyennant peu d'argent, y participent : & seroit plus tolerable , si au lieu d'apporter quelque soulagement aux maux , leurs drogues

D iij

ne les rendoient plus aigres, & plus dangereux. C'est vne grande imprudence, & legereté d'esprit à ceux, qui ont plus de croyance à ces courreurs, qu'aux vrays Medecins, desquels ils voudront estre gueris en moins de rien, sans leur donner le temps requis: & cependant ils prendront vne patience admirable avec ces charlatans, qui à la fin, par la faueur des premiers remedes des Medecins, & à l'ayde de la nature, en viendront à bout, & emporteront tout l'honneur de la cure, laquelle n'eust, peut estre, point duré le quart du temps, si le Medecin s'y fust employé avec bonne methode, ainsi qu'il a accoustumé de faire.

Voila donc comme il y va de l'interest du public, & de la conscience, à enseigner les secrets de l'Art, tant à ceux qui n'ont point l'adresse de s'en ayder, qu'à ceux qui en peuuent abuser.

Ce n'est pas pourtant que ie vueille fermer la porte à la vertu : car outre ce que ie confesse libremét, qu'entre ceux qui font vne mesme professiõ, il y en a, qui se seruent des mesmes moyens, avec plus d'industrie, & de dextérité, que les autres: il y a au surplus aussi bien des habiles hommes hors de Paris, que dedans, n'estant pas tousiours necessaire d'estre Docteur, pour estre docte: ny d'estre Medecin de Paris, pour estre plus habile. Mais ie soustiens qu'on ne doit point donner l'entrée si libre à tous venans, ny à tous ceux, qui se vantent d'auoir des particularitez, que les autres n'ont point: à fin de s'introduire tant plus facilement parmy les grands; car deuant les admettre, & les approuuer, il faudroit les faire recognoistre par gens capables, & qui ne se laissent point aisement emporter à leurs passions, sinon quand il y va de l'interest

On me dira que dans le Medecin charitable, il n'y a point de ces drogues violentes, dont les Charlatans ont accoustumé d'vser, ains seulement de celles, qui sont benignes, & dont les operations assurees sont recogneuës de tout temps.

Ie responds, que ie ne trouue point mauuais le conseil, dont nostre confrere a vsé, de ne point faire mention de ces drogues si violentes, vsitées plus communément par les charlatans, en toutes occurrences de maladies: mais ie dis que l'vsage mesme des plus benignes est tousiours suspect: veü que le medicament laxatif, estant de substance moyenne, entre l'aliment, & le venin, il est impossible d'en trouuer aucun, qui, après l'operatiõ, ne laisse dans le corps quelque mauuaise impression. Et c'est pourquoy on adiouste tousiours

iours des correctifs avec tel médicament que ce soit, pour corriger la malignité, & la rendre moins nuisible. Neantmoins ie n'entends point reiecter les drogues, dont se seruent les charlatans. Nostre Escole mesme ne les a iamais reiecté que pour la crainte des abus, & pour ce que n'estant pas bien preparées, elles apportent plustost la mort que la santé: car quand elles ont passé par les mains de quelques sçauans, & industrieux Chymistes, comme il y en a aucuns dans ceste ville, & sont employées par des personnes entendues, il n'y a point de doute qu'elles ne puissent seruir indifferemment aux riches & aux pauures, veu que, comme il a esté dit, elles sont aisées, de grande efficace, & de peu de coust.

Il eust bien mieux vallu qu'il eust fait eslection de quelques vns de ces remedes chymiques, les plus vsitez au-

E

iourd'huy, & dont l'experience les a fait recognoistre moins perilleux, pour en composer vn traitté, qui eust apporté beaucoup plus d'vtilité au public, que ne font ses autres œures, lesquels on pourroit luy obiecter d auoir adiousté pour faire enfler le volume. Il eust encore esté plus à propos de descrire la Theriaque, & les autres remedes cardiaques qu'il a obmis, & dont les effets ont de tous temps esté si grands, & recogneuz si souuerains en toutes ces années pestilentiellez, pour auoir guaranty de mort ceux qui s'en sont dextrement aydez. Qu'estoit-il besoin d'enseigner au quatriesme liure, comme il faut embaumer les corps morts, puis que les pauures, pour qui spécialement vn Medecin charitable doit traualler, en sont fort peu curieux, leur estant chose superflüe? Le traitté du Bezaard, qui sert de corniche à ses œu-

ures n'estoit pas aussi beaucoup necessaire; parce qu'il ne fait que redire ce que les autres auoient desia dit, pour descrire ceste pierre, de laquelle aussi bien l'on ne fait plus tant d'estat, puis qu'il est si difficile d'en auoir de la vraye, & que les tromperies de la fausse ont esté descouuertes long temps auparauant qu'il eust volonté d'en escrire. Il me semble que reiectant ceste pierre, il deuoit aussi effacer la maniere d'en vser, qu'il a laissée dans son Medecin charitable, en ceste quatorzième edition, comme il l'a cotté: à fin qu'on n'eust point eu subiect de dire, que son traité du Bezaard n'a esté que pour tant plus nuire aux Apothicaires, qui ont accoustumé de le vendre, & tous les autres medicamens, à si haut prix, que par leur auarice ils sont la seule cause, de ce qu'aujourd'huy on apprehende tant leurs parties, & de se faire

E ij

traitter par ceux de l'Art. Il y auoit desia de l'esperance, quand il a commencé de mettre son Medecin souz la presse, que bien tost on banniroit tous les abus de la Medecine, sçauoir lors que l'Antidotaire seroit paracheué, & que tous les membres de ce grand corps se remettroient en leur deuoir, par le moyé d'un bon Reglement, que le Roy, ou Messieurs de la Police renouelleroient, ou establiroient de nouueau, à ce que personne ne se messast plus que de la vacation, souz peine de grosse amende, & de punition corporelle, si le cas y escheoit, comme il se pratique és lieux où la Police est bien obseruée. Par ainsi les Medecins ne pourroient s'employer qu'à bien rechercher les causes des maladies, & à ordonner les remedes les plus propres, pour guerir promptement, aisément, & seurement. Les Apothicaires n'auroient qu'à bien

choisir, preparer, & meller les medicamens, pour les vendre à prix raisonnable, comme les autres marchandises, dont la taxe seroit faite, & recogneüe tous les ans, si besoin estoit. Le grand debit leur apporteroit plus de profit, sans charger leur conscience: & les malades, au lieu d'un remede, en auroient quelque-fois demie douzaine. Les Chirurgiens, & Barbiers administrent les medicamens, feroient toutes les operations de Chirurgie, & n'entreprendroient aussi eux-mesmes de traiter entierement les malades, ny de fournir toutes les drogues: sans attendre, comme ils font, iusques à l'extremité, pour demander du secours. Les Medecins sont pour le moins autant fideles, & discrets qu'eux, à celer les maladies honteuses, & mieux armez de toutes sortes de sciences, pour combattre plus asseurement les ennemis du

Eij

corps humain. C'est aussi bien tousiours à eux, à qui de nécessité il se faut adresser, quand on a tenté toutes les voyes ordinaires, & qu'on n'y scauroit plus qu'y apporter. Ne vaudroit-il pas micux de prendre leur aduis dès le commencement, sans se mettre en danger de s'embarasser dans des labyrinthes, d'où par après on ne peut aisément sortir ?

On feroit aussi en sorte que les ieunes hommes de bon esprit, qui n'auroient point encore acheué le temps du seruice des Maistres, ou qui n'auroient le moyen d'acquérir la maistrise, seroient employez, & defense faite tres-expresse aux Maistres de n'obliger continuellement tant d'apprentifs, lesquels après leur temps d'apprentissage acheué, ils ne veulent plus receuoir en leurs boutiques, pour en prendre des autres qui leur donnent encore de l'argent: &

tous les broüillons qui augmentent le desordre, & qui ne sont capables de rien, ou qui se meslent du mestier d'autrui, comme on en void ordinairement dans Paris, seroient bannis, ou empeschez de faire mal à personne. C'est ce qu'il falloit solliciter, & non composer des petits liurets, qui ne seruent au public, non plus que cy deuant ont seruy les recueils d'Alexis Piedmontois, le petit bastiment des recettes, & vne infinité d'autres, ausquels les hommes de iugement n'ont iamais tant adiousté de foy, qu'à la viue voix du Medecin, lequel ayant considéré le mal, & de ses yeux recogneu ce qui ne se peut exprimer, ny par parole, ny par escrit, il y apporte aussi tost le remede, & en moins de rien, eu esgard aux facultez du malade, donne aduis de tout ce qui est à faire. Les Medecins, quand ils sont malades, ne se fient point tant à

leur ſçauoir, & experience, qu'à ceux de leurs confreres, qui ſont en ſanté: comment ſe pourra-il faire que les malades qui ne ſont de l'Art facent leurs remedes eux-mesmes?

Ie ne m'eſtendray point plus auant ſur ce diſcours, de crainte d'ennuyer le lecteur: & ſouz eſpoir, que ſi noſtre confrere prend la peine de lire tout ce que deſſus, & le bien peſer, il ne fera doréſnauant aucune difficulté d'effacer de ſes qualitez, celle de Medecin charitable: pour la quitter à celuy que ie m'en vay deſcrire le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

Ie ne cognois point de Medecin en ceſte Faculté de Paris, qui ne merite auſſi bien que luy le nom de charitable, parce qu'en faiſant l'exercice de ſa charge, il eſt ſouuent eſſois aſſez eſmeu, & contraint, ſ'il faut uſer de ce mot, d'exercer la charité enuers ſes malades, ſpecialement

cialement s'ils sont pauvres, & necessiteux : mais pour estre parfaitement charitable, d'effect, aussi bié que de volonté, il seroit necessaire que le Medecin fust homme de bien, sçauant, de bonne temperature, & riche.

Pour estre hōme de bien ce n'est pas assez qu'il viue à la maniere des anciens Philosophes, qui n'auoient autre but, que de paroistre à l'exterieur, parfaicts en la pratique des quatre vertus, desquelles, comme de quatre principaux gonds dependent toutes les actions humaines ; d'autant que ces Philosophes, n'estans point esclairez de la lumiere Euangelique, ne suiuoient que les mouuemēs de la Nature, laquelle, selon la diuersité des lieux, change les temperamens, & les inclinations des hommes. Et c'est pourquoy, ils n'ot point eu tous la mesme opiniō du souuerain bien, ny des moyens pour y paruenir : ainsi qu'il

F

est aisé de iuger par la grande confusion, & contrariété de leurs loix, les vns estimans vertu ce que les autres ont réputé pour vice. Il ne faut point aussi que le Medecin s'arreste aux maximes des Politiques, qui assez souuent pour le bien du general, comme ils s'imaginent, font des choses contraires au bien, & à la charité des particuliers.

J'entend qu'il soit bon Chrestien, ayant Dieu de tout son cœur, & son prochain comme soy-mesme: à fin que s'exerçant aux œuvres de misericorde en ceste vie, il puisse esperer en l'autre la recompense eternelle.

Il est vray qu'autre-fois il y a eu des Medecins, qui pour viure avec vn peu trop de liberté, ont acquis à leurs confreres la reputation de n'estre pas trop scrupuleux aux ceremonies de la Religion; pource qu'ils s'addonnent plus que les autres hommes à la contempla-

tion des œuvres de la Nature: mais il est certain que comme il n'y a point de Religion au Monde asseurée, ny Sainte, ny qui presche plus l'amour fraternel, que la Chrestienne: aussi il n'y a point de personnes, qui ayent plus d'obligation de la suiure que les Medecins; parce qu'ils ont vne tres-grande cognoissance des effects de la Toute-puissance Diuine, & les occasions d'exercer tous les iours les œuvres de misericorde, en voyant les miseres, & les afflictions des hommes. Vn Medecin qui fera profession de viure en bon Chrestien, quand on l'appellera pour visiter vn malade, s'il le recognoist en danger de sa vie, il luy conseillera premierement de se reconcilier, & mettre en bon estat avec Dieu, par l'administration des Saints Sacremens; à fin que l'esprit estant en repos, il soit plus aisé de remettre le corps en son temperament

Fij

naturel, & rendre la maladie moins re-
uefche aux remedes : attendu la grande
fymphathie de l'ame avec le corps. Ce
Medecin ne fera point ambitieux, & ne
voudra faire paroistre, qu'il a plus de
fçauoir, que d'affection, pour guerir le
malade. Il n'empesche a d'appeller au-
cun de fes confreres, & lors qu'il sera en
consultation avec eux, il ne donnera pas
fubject de dire que la difcorde des Me-
decins a fait mourir Cefar. L'auarice ne
l'empeschera de visiter les pauures auffi
bié que les riches. Ne multipliera point
fes ordonnances, pour fe mettre bien
avec les Pharmaciens auares, ains or-
donnera feulemēt les remedes les plus
neceffaires, pour mieux, & plus prom-
ptement procurer la fanté. Ne fera
point fi fubject à fes plaifirs, qu'il ne-
glige le foing de ceux, qui attendent le
fecours de luy. N'aura point d'en-
uie, & ne fera point inquieté, s'il en-

rend qu'un autre s'advance plus que luy. Se donnera garde d'offenser la renommée de ses confreres, les mesprisant, ou ne parlant assez dignement d'eux, spécialement lors qu'il sera enquis de leur capacité. Bref, le Medecin, qui voudra se bien acquitter de son devoir, & qui de parole, & d'effect, rendra bon, & fidel service à ses malades: c'est celuy-là que veritablement on doit appeller charitable.

Mais il faut qu'il ait aussi de la doctrine, ie dis doctrine profonde, & non superficielle; car le Medecin ayant pour objet la santé du corps de l'homme: tout ainsi qu'elle se peut corrompre par vne infinité de maladies, qui ont leurs causes autant variables, qu'il y a de choses differentes au Monde: de mesme, il est necessaire, pour se rendre plus capable de les guerir, qu'il ait la cognoissance de tout ce qui peut tom-

Fij

ber souz la capacité de l'entendement humain. Laquelle chose il obtiendra plus facilement, s'il sçait en perfection les langues Grecque, & Latine; pource que les principaux Autheurs de toutes les Sciences ont escrit en ces deux langues. Il ne doit point aussi ignorer l'Hebraïque, ny ses filles, les Chaldaïque, Syriaque, & Arabesque. Pour les autres matrices, ou filiales, esquelles il y a quelques Autheurs qui ont laissé leurs conceptions par escrit, ie voudrois que le Medecin en entendist le plus qu'il luy seroit possible: principalement s'il auoit à voyager, ou faire exercice de son Art en pais, où elles sont en vsage. Il doit auoir vne ample connoissance de toute l'Histoire; parce que les exemples des choses passées nous donnent aduis sur les presentes, & sur celles qui sont à venir.

Il faut qu'il soit versé en toutes les

parties de la Philosophie ; laquelle contient les principes generaux des Sciences & des Arts.

La Logique luy donne la clef pour ouvrir les cabinets les plus secrets d'icelles, & pour l'esclairer à ne se tromper par la diuersité des obiects, qui se présentent en leur recherche.

La Metaphysique contente sa curiosité, lors qu'il veut cognoistre par raisons naturelles, tout ce qui se peut en general, de l'essence, & des attributs de Dieu, & de toutes les substances diuines, & surnaturelles; à fin que par ceste lumiere il se cognoisse mieux soy-mesme, & les infirmitéz de l'homme, dont la nature, & la vie ne font rien du tout, en comparaison de la Toute-puissance, & de l'Eternité de Dieu.

La Morale luy fournit les preceptes generaux de viure en homme de bien, s'adonnant à la pratique des vertus, &

domptant les mouuemens, & les passions contraires à la raison.

La Physique luy descouure les threfors de la Nature, & le fait penetrer par tout le globe de la terre, iusques à son centre, luy montrant comme les mineraux, les metaux, & tous les fossiles peuuent seruir à l'homme. En la surface de la terre luy fait voir vne infinité de plantes, dont elle luy donne la connoissance externe, & interne, pour s'en seruir aux occasions, du maintenir, ou du restablir de la santé. Et pour ce mesme sujet, ne luy cele rien de la nature des animaux, qui font leur demeure en l'eau, sur la terre, & en l'air. Le fait monter en haut, pour contempler les meteores engendrez de vapeurs, & d'exhalations: & l'esleue par dessus le Firmament, iusques à la conuexité du plus haut Ciel, pour contempler comme la lumiere, les mouuemens,

mens, & les influences des corps celestes gouvernent tout l'Vniuers.

Et d'autant que toutes les choses de ce Monde sont faites avec poids & mesures, & par certaines proportions, qui ne peuuent estre cogneuës que par les Disciplines Mathematiques, il faut de necessité que le Medecin les entende. Je le dis après Hippocrate & Galien, qui nous les recômandent avec tant d'affectiô, qu'il est impossible de plus; pour ce qu'elles esguisent l'esprit, rendent la vie de l'homme plus illustre, & font mieux comprendre tout ce qui est de la Theorie, & Prâctique, non seulement de la Medecine, mais vniuersellement de toutes les Sciences, & des Arts: veu qu'il ne s'en trouuera pas vne, qui ne tire quelque chose d'icelles. Neantmoins nous voyons auourd'huy la mesdisance si grande, que ceux qui se font vn peu aduancez en icelles, au lieu d'en

G

estre louëz, ils en sont mesprifez, comme s'ils ne s'y estoient addonnez que pour leur plaisir, ou en gagner leur vie, & non pour se rendre plus capables de leuer toutes les difficultez, qui se rencontrent en l'exercice de la Medecine: en laquelle ils ne cederont jamais rien à ces esprits noirs, & malings, dont l'ordinaire est, de blasmer en vn autre l'advantage qu'il a par dessus eux.

Ce n'est pas assez que le Medecin soit bien entendu en toutes les Sciences declarées cy dessus, qui ne sont par maniere de dire, que les seruantes de la Medecine: il faut qu'il sçache parfaitement tout ce qui est de l'Anatomie, laquelle luy enseigne très-particulièrement le nombre, la situation, la figure, la nature, l'actiõ, & l'usage des parties du corps humain: ensemble les operations de Chirurgie, pour guerir les tumeurs, playes, vlcères, luxations, & fractures.

Ne doit rien ignorer de tout ce qui concerne la matiere medicinale , touchant les bons , & mauuais alimens : les medicamens simples, & composez : les venins, & leurs alexiters.

Sur tout, il faut qu'il soit bien versé en la Pathologie, & en toutes les autres parties, qui en dependent: pour sçauoir, avec bonne methode, discerner tous les genres des signes equiuoques, & vniuoques : les especes des maladies: leurs causes, & symptomes.

Et en fin, qu'il sçache bien s'escrimer des armes que luy fournit la Therapeutique , lors qu'il est question de venir aux mains, pour, avec prudence, & dextérité, combattre, & chasser les ennemis de la santé. Ce que faisant à l'honneur de Dieu, & à l'vtilité de son prochain, il meritera le tiltre de vray Medecin charitable.

Il l'obtiédra encore plus facilement,

Gij

si Dieu luy a donné vn corps bien composé, & bien proportionné en ses parties: d'autant que la bonne façon, accompagnée de grauité, & en aage parfait, ne sert pas de peu au Medecin, pour acquerir de l'authorité sur les malades, & de la croyâce enuers ceux, qui sont auprès d'eux. Il y a des personnes assez legeres, pour douter de la suffisâce d'vn Medecin, qui fera subiect à maladies: & dirôt, que s'il ne se peut faire du bié, & apporter la santé à soy mesme, qu'à grande peine il la pourra donner aux autres.

La bonne temperature du corps est ordinairement accompagnée des meilleures fonctions de l'ame. La parole en est plus libre, l'imagination meilleure, la memoire presente, & le iugement sain: toutes lesquelles choses le rendét plus subtil à cósiderer les circonstances d'vne maladie, plus prompt à in-

uenter les remedes propres à la guerir. Il faut qu'il regarde constamment, sans tomber en defaillance, les saignées, & les operations de Chirurgie, qui se font avec l'esguille, la lancette, le rasoir, le trepan, la sic, le fer chaud, & par autres instrumens: comme aussi les playes, & vlceres d'où sortent par fois tât d'ordures & d'infections, qu'il faut y estre accoustumé, & auoir le cœur bon, s'il ne luy prend enuie de vomir, en les voyât. Au surplus, qu'il soit infagitable, & qu'apres auoir trauaillé le long du iour, s'il se presente occasion de se leuer la nuit, & la necessité d'assister les malades, il le puisse faire, sans offenser sa santé. La grande subiection, & l'assiduité que les Medecins apportent charitablement au secours des malades, n'y pouuâs enuoyer leurs valets, pour n'y estre pas trop bons eux-mesmes, les a toujours rédu recommandables, exempté

des charges publiques, & orné de priuileges, que les Princes leur ont attribués. En plusieurs villes les Medecins sont logez, & gagez, pour les obliger de faire honorablement & charitablement la Medecine.

La quatriesme & derniere condition que ie requiers au Medecin, à ce qu'il puisse mieux exercer la Charité, c'est qu'il soit pourueu des biens de Fortune à suffisance: à fin qu'il ait le moyen de se maintenir honestemēt, & que par fois, pour subuenir aux necessitez de sa vie, il ne soit contraint de prendre l'argent que luy presenteroiēt ceux, à qui, autrement, il en donneroit fort volontiers.

Il se trouuera des personnes malades mal nourris, mal couchez, & chargez d'efās, qui crierōt à la faim: se pourroit-il faire qu'un Medecia peust voir ces miserēs, sans cōpassion, ou sans leur presenter quelque chose, s'il en a le moyē, pour subuenir à leur si grande necessité?

Il s'en trouuera d'autres, qui semblent estre accommodez, & auoir de quoy se faire traicter, qui cependant auront plus besoing d'estre secouruz d'aumosne, que ceux qui n'ont point de honte à delcouvrir leur pauureté.

Quant à ceux qui ne sont point incommodez, & qui gagnét fort bien leur vie, lors qu'ils sont en santé: s'il leur suruient vne maladie vn peu longue, & difficile, & où il est besoin de bonne nourriture, sans comprendre les remedes: faut-il qu'ils se ruinent pour cela? Non, non: Cest là où le Medecin peut exercer la charité, & où il faut enseigner les remedes à la maison, en attendant qu'on apporte vn meilleur ordre, qu'il n'ya point au prix des medicamens, en ce qui concerne la taxe des parties.

Les occasions d'vser de charité, sont si frequentes au Medecin, qu'il n'y en a point qui n'ayt le moyen, en faisant,

56 *Aduertissement au public.*
selon son pouuoir, l'exercice de sa charge, d'acquérir le nom de charitable: mais celuy-là le pourra meriter encore mieux, qui doué de toutes les qualitez susdictes, ne se lassera iamais, d'assister charitablement les pauvres, & les riches, affligez de maladies.

F I N.

